

1

Je rassemblai mes forces, mes pieds nus solidement ancrés au sol, mes muscles tendus et prêts pour l'attaque. Je fis un pas en avant sur la pointe de mon pied gauche, pivotai et lançai ma jambe droite, pliée au niveau du genou. Mon pied donna un coup violent avant de revenir instantanément dans sa position initiale. Le sac de sable noir Everlast se balança au bout de sa chaîne.

Je reposai mon pied droit au sol et tournai légèrement sur son extrémité, orientant cette fois mon corps face au sac de sable. Je levai ma jambe gauche pour distribuer un *mae geri* plus long et plus puissant encore. J'enchaînai les attaques, les retournements, alternant les coups latéraux et frontaux, et travaillai mes coups de pied arrière qui étaient trop faibles ; mon souffle devenait de plus en plus profond, mais sans jamais perdre son rythme, expulsé de mes poumons à chaque coup, puis inspiré à chaque rétraction.

Le sac dansait au bout de sa chaîne, d'avant en arrière, exigeant de plus en plus de concentration de ma part pour flanquer chacun des coups suivants avec la même précision. Je commençais à fatiguer.

Enfin, je mis toute ma force pour lancer ma jambe droite, la plus puissante, esquivai le retour du sac de sable, et envoyai un *seiken*, la main harmonieusement alignée avec mon bras, les doigts tendus.

J'avais fini mon entraînement. D'un geste machinal, je m'inclinai, comme je l'aurais fait devant un partenaire vivant, avant de secouer la tête en prenant conscience de ma stupidité. Je tendis la main vers la serviette suspendue à son crochet attitré, à côté de la porte. Tout en me tamponnant le visage, je me demandai si mon entraînement avait suffi ; si je prenais une douche et que j'allais me coucher, arriverais-je à dormir ? Ça valait le coup d'essayer.

Je me lavai les cheveux et ressortis moins de cinq minutes plus tard. Après m'être séchée, je mis du gel et, debout devant le miroir, ébouriffai ma coiffure du bout des doigts ; j'avais enroulé la serviette autour de moi pour ne pas voir ma poitrine dans le miroir.

Aujourd'hui, j'ai les cheveux courts et blond clair. L'une des seules extravagances que je me sois offerte, c'est une coloration, une permanente et une coupe chez Terra Ann, le meilleur salon de coiffure de Shakespeare. Certains de mes employeurs y sont également clients ; ils ne savent jamais trop quoi dire quand ils me croisent là-bas.

La plupart des culturistes considèrent qu'un bronzage prononcé fait partie intégrante de leur régime, mais moi, je suis pâle de peau. Ça atténue les cicatrices. En revanche, je me débarrasse de tout l'excédent de poils ; j'épile chaque sourcil qui dépasse, et mes jambes et mes aisselles sont aussi douces que les fesses d'un bébé.

Il fut un temps, il y a des années, où je me trouvais jolie. Ma sœur Varena et moi éprouvions la rivalité habituelle, et je me souviens d'avoir décidé que j'avais des yeux plus grands et d'un bleu légèrement plus clair que les siens, un nez plus droit et plus fin, et des lèvres plus

pleines. Le menton de Varena, en revanche, était plus joli – élégant et déterminé. Le mien est plus rond. Ça fait trois ans que je n’ai pas vu Varena. Elle doit probablement être devenue la plus jolie. Bien que mon visage n’ait pas changé, mon esprit, lui, si. Le fonctionnement de l’esprit se traduit sur le visage et le modifie.

Parfois, certains matins – ceux qui suivent de très mauvaises nuits –, je regarde dans le miroir sans reconnaître la femme que j’y vois.

Cette nuit allait être une de celles-là (je ne savais pas encore à quel point !). Mais je savais avec certitude qu’il n’était pas la peine d’aller se coucher. Mes pieds avaient la bougeotte.

Je me rhabillai, jetai ma tenue de sport trempée de sueur dans le panier de linge sale et enfilai un jean et un tee-shirt, avant de passer une ceinture. Mes cheveux n’étaient plus que légèrement humides ; le sèche-cheveux termina le travail. J’enfilai un coupe-vent sombre.

La porte de devant, de derrière, celle de la cuisine ? Certaines nuits, il me faut quelques instants pour me décider.

L’arrière. Bien que je fasse attention à bien graisser les gonds de toutes mes portes pour qu’elles s’ouvrent et se referment sans bruit, la porte de derrière est la plus silencieuse des trois.

Cette dernière est située directement à l’opposé de la porte d’entrée, car ma maison est construite en enfilade ; depuis ma porte de derrière, je peux voir le couloir et le salon, qui occupe toute la largeur de l’avant de la maison. Ça me permet de vérifier que l’entrée est bien fermée.

C’était le cas, évidemment ; je ne suis pas du genre à négliger ma sécurité. Je fermai la porte derrière moi, en me servant d’une autre clé pour verrouiller la serrure de l’extérieur. Je rangeai ensuite la clé bien au fond de ma poche, où j’étais certaine qu’elle ne pourrait pas tomber.

Je restai debout une minute sous le minuscule porche, respirant le léger parfum des nouvelles boutures du rosier grimpant. Ce dernier atteignait la moitié du treillis que j'avais construit pour décorer mon petit porche.

Bien sûr, il obstruait également ma vue et m'empêchait de voir si quelqu'un approchait, mais quand les roses allaient éclore, d'ici un mois, je ne le regretterais pas. J'ai toujours aimé les roses, depuis mon enfance ; nous vivions sur un grand terrain, dans une petite ville, dont le jardin en était rempli.

Le jardin de mon enfance faisait facilement cinq fois le mien, lequel s'étend sur moins de six mètres et s'arrête abruptement sur une pente raide qui longe la voie ferrée. La pente est recouverte de mauvaises herbes mais, de temps en temps, une équipe vient y faire un tour pour les garder sous contrôle. Quand je me trouvais face aux rails, la haute clôture privée en bois qui entourait les appartements de Shakespeare Garden se trouvait sur ma gauche. Ils sont légèrement surélevés par rapport à ma maison. Sur ma droite, en aval celui-là, se trouvait le jardin tout aussi minuscule de la seule autre maison de la rue. Quasi identique à la mienne, elle appartient à un comptable du nom de Carlton Cockroft.

Les lumières de Carlton étaient éteintes, ce qui n'était pas très surprenant à cette heure de la nuit. La seule lueur que je percevais dans l'immeuble était celle de Deedra Dean. Quand je relevai les yeux, l'appartement était désormais plongé dans le noir.

Une heure du matin.

Je quittai mon petit porche en silence, mes chaussures de marche ne faisant presque aucun bruit sur l'herbe, et me mis à parcourir les rues de Shakespeare, invisible. La nuit était sombre et calme – sans un souffle de vent, avec un seul petit croissant de lune qui brillait

dans l'espace froid. Je ne pouvais pas même me voir moi-même. J'aimais ça.

Une heure et demie plus tard, je me sentais assez fatiguée pour dormir.

Sur le chemin du retour, je n'essayais plus de me cacher ; en fait, je devenais négligente. Je marchais sur le trottoir qui bordait le jardin botanique (un qualificatif légèrement excessif pour un parc envahi d'arbres et de buissons sur lesquels on avait posé quelques étiquettes). *L'Estes Arboretum* embrasse un pâté de maisons de biens immobiliers qui n'est pas ce qu'on fait de mieux à Shakespeare. Chacune des quatre rues qui bordent le parc porte un nom différent, et ma rue, Track Street, qui s'étend sur le côté est du jardin, est toute petite. Il y a donc très peu de circulation et, chaque matin, quand je regarde par ma fenêtre, au lieu des garages des voisins, de l'autre côté de la rue, je ne vois que des arbres.

Je tournai au coin sud du parc botanique, sur Latham Street, pour rejoindre ma rue ; je me trouvais à l'opposé de la petite bande de terre en friche dont personne ne voulait, juste au sud de la maison de Carlton Cockroft. Je ne fis pas l'imprudence de m'attarder sous la faible lueur du lampadaire. Il y en a un à chaque coin du parc, car le budget de la ville ne lui permet pas d'en installer au milieu de la rue, surtout dans cette partie sombre de la ville.

Je n'avais pas croisé âme qui vive de toute la nuit, mais soudain, je pris conscience que je n'étais pas seule. Quelqu'un remuait dans l'ombre de l'autre côté de la rue.

Instinctivement, je me glissai derrière un chêne situé au bord du parc pour me cacher. Ses branches surplombaient le trottoir ; leur ombre m'avait peut-être dissimulée

aux yeux de l'inconnu de l'autre côté de la rue. Mon cœur battait désagréablement vite. Quelle grosse dure tu fais, ironisai-je. Que penserait Marshall s'il te voyait ? Mais quand je pris une seconde pour me calmer, je me dis que Marshall aurait certainement pensé que je faisais preuve de bon sens.

Je jetai prudemment un œil par-delà le tronc d'arbre. Au milieu du pâté de maisons, là où se trouvait la personne, l'obscurité était presque totale ; je ne savais même pas si je regardais un homme ou une femme. Un mauvais souvenir jaillit soudain dans mon esprit, mon arrière-grand-mère, en train de dire : « Encore plus noir qu'un nègre dans une mine de charbon, la bouche fermée », embarrassant du même coup tous les membres de la famille, sans le faire exprès. Ou peut-être faisait-elle exprès : peut-être n'était-elle pas seulement amusée par cette magnifique expression, mais surtout par les regards gênés qu'elle avait surpris entre mes parents.

Mon arrière-grand-mère se serait avancée d'un pas lourd au milieu de la route, avant de s'enquérir des projets de la personne, tout à fait assurée de sa sécurité.

Moi je m'en gardai bien.

Cette personne poussait quelque chose, quelque chose sur des roues. En scrutant attentivement l'obscurité, je tentai de me souvenir si j'avais déjà vu quelqu'un dans ma rue toutes les fois où j'étais, incapable de dormir. Il m'était arrivé de voir des voitures passer, des résidents du quartier ou des invités de l'immeuble voisin, mais je ne me rappelais absolument pas avoir croisé quiconque à pied au cours des quatre années précédentes – du moins pas dans ce quartier.

Les mauvaises nuits, quand j'erre comme un fantôme jusqu'au centre-ville, c'est parfois une autre histoire.

Mais ici et maintenant, j'avais des raisons de m'inquiéter. Il y avait quelque chose de sournois à propos de ce curieux incident ; cette personne, ce

citoyen nocturne poussait ce que je distinguais maintenant comme un chariot à deux roues. Il avait une poignée au milieu du côté le plus long, et des pieds de façon à ce que, quand on lâche la poignée, il reste droit et stable. Et il faisait exactement la taille de deux poubelles de plus de cent litres chacune.

Je serrai les poings. Même dans le noir, je pouvais reconnaître la forme familière du chariot. C'était le mien. Je l'avais acheté à des gens qui vidaient leur grenier avant de déménager ; l'homme de la maison l'avait construit lui-même. Il était chargé à ras bord d'une forme emballée dans du plastique sombre, semblable à ce qu'on achète pour poser sous les parterres de fleurs et empêcher les mauvaises herbes de tout envahir ; je distinguais le léger éclat du plastique.

Je fus prise d'une rage que je n'avais pas ressentie depuis bien longtemps. Il était en train de se passer quelque chose d'illégal, et le voleur de mon chariot essayait de m'y impliquer. La paix que j'avais réussi à atteindre au prix de gros efforts était en train de partir en fumée, que ce soit ma faute ou non. Je ne pouvais pas affronter directement ce voleur, ça n'aurait aucun sens – ce dernier pourrait être armé, et ce qu'il était en train de faire lui demandait manifestement la plus grande discrétion.

Alors je serrai les dents, observai et attendis. Le voleur poussa avec effort mon chariot à poubelles et sa lourde charge à travers ma rue accidentée et mal entretenue ; je savais que la charge était lourde à cause de la posture tendue du voleur.

C'était une vision absolument sinistre ; je me surpris à frissonner. Je resserrai les pans de mon coupe-vent sombre et, avec un petit bruit, je remontai la fermeture Éclair. Avec des gestes mesurés, je sortis un petit foulard noir de ma poche et le nouai autour de mes cheveux clairs. Ce faisant, je ne quittai pas des yeux la

progression laborieuse du chariot. Le voleur se dirigeait vers le parc ; je sentis venir le début d'un sourire en observant le voleur essayer de faire monter le chariot sur le trottoir. À l'époque où ceux-ci avaient été pavés, on n'avait pas donné la priorité aux fauteuils roulants. Enfin, le chariot buta contre le trottoir avant de rebondir. Le voleur dut se précipiter pour le rattraper. Dans la pénombre du jardin botanique, l'intrus recommença à pousser le lourd chariot le long d'un petit chemin pavé. Je comptai les secondes. Moins de trois minutes plus tard, le voleur réapparut en poussant toujours mon chariot.

Mais il était vide.

La curiosité remplaça ma colère, même si ça n'allait pas durer.

Je suivis des yeux le voleur remonter mon allée en poussant toujours le chariot, passant tout juste dans le faible espace entre ma voiture et le mur du garage. Il réapparut à l'arrière de ma maison, d'un pas vif, et dut emprunter de nouveau mon allée jusqu'au trottoir, puis contourner ma clôture pour se diriger vers l'entrée sud de la résidence. Il fit le tour par-derrière ; il ou elle allait entrer dans le bâtiment par la porte de derrière, la plus silencieuse ; les portes de devant grinçaient. Je me souviens toujours de ce genre de choses.

Moi-même, j'entre et sors très souvent de ce bâtiment.

Évidemment, le voleur ne réapparut pas de l'autre côté du complexe. Soit il habitait là, soit c'était l'invité nocturne de l'un des résidents. Avec une femme et quatre hommes célibataires qui vivent là, les invités nocturnes ne sont pas rares.

Pendant quelques secondes, je restai collée contre l'arbre, attendant de voir si une lumière allait s'allumer. De ma place, je pouvais voir les fenêtres du côté sud et aussi celles de la façade ; aucune lumière ne s'alluma nulle part. Quelqu'un prenait beaucoup de précautions.

Eh bien, moi aussi, j'allais prendre beaucoup de précautions. J'attendis cinq minutes, en me fiant à ma montre numérique, avant de faire le moindre mouvement. Puis je m'enfonçai dans le jardin botanique, sans suivre de sentier, en me déplaçant le plus silencieusement possible dans l'obscurité. Je savais à peu près où je devais croiser un chemin ; je connaissais autant le sol du jardin botanique que celui de ma propre maison. J'avais passé des heures à errer dans Shakespeare seule la nuit. Sous le feuillage épais des arbres, je me demandais si j'arriverais seulement à trouver ce que le voleur avait abandonné là. Si mon jean n'avait pas effleuré le plastique, qui émit ce bruissement sec et caractéristique, j'aurais pu tâtonner autour pendant une heure.

Mais, à la seconde où j'entendis ce crépitement, je me laissai tomber à quatre pattes. Tapotant le sol autour de moi, dans le noir, je découvris que le plastique était en réalité deux énormes sacs-poubelle, l'un enfilé par le haut, et l'autre par le bas, se rejoignant au centre et couvrant quelque chose qui semblait souple et assez grand. J'enfonçai légèrement les doigts dans le sac ; il y avait une surface dure sous la souplesse apparente. Une surface inégale, bosselée. Une surface qui faisait horriblement penser à des côtes.

Je me mordis la lèvre inférieure pour m'empêcher d'émettre le moindre son.

Je luttai en silence contre l'envie instinctive et presque irrésistible de prendre mes jambes à mon cou. Mais après quelques profondes inspirations, je parvins à me dominer. Je m'armai de courage pour faire ce que je devais faire, mais je n'arrivais pas à me résigner à le faire dans le noir.

Je plongeai ma main dans la poche avant de mon coupe-vent et en sortis une toute petite lampe de poche, puissante et légère, qui avait retenu mon attention chez Wal-Mart. Je changeai de position pour mettre mon

corps entre l'immeuble et ce qui se trouvait par terre. J'allumai la lampe de poche.

Je pestai contre moi-même en voyant mes mains trembler tandis que je séparais les deux sacs. Je les écartai de quelques centimètres seulement et me figeai. J'avais sous les yeux une chemise déchirée et délavée, une chemise à carreaux d'homme, vert et orange. Je remarquai que les coutures de la poche de poitrine étaient partiellement arrachées et qu'il manquait un morceau de tissu.

Je reconnus cette chemise, même si, la dernière fois que je l'avais vue, elle n'était pas déchirée.

Je tirai encore un peu sur le sac pour dégager une main ; je posai un doigt sur le poignet, là où j'aurais dû trouver un pouls.

Dans la nuit froide de Shakespeare, je m'accroupis au milieu des arbres, en tenant la main d'un homme mort.

Et j'avais laissé des empreintes partout sur les sacs en plastique.

Environ quarante minutes plus tard, j'étais assise dans mon lit. J'étais enfin fourbue de fatigue.

J'avais retiré les sacs du corps.

Je m'étais assurée de l'identité du cadavre et du fait qu'il était bel et bien sans vie. Aucun pouls, aucun battement de cœur.

J'étais ressortie du jardin botanique en sachant que je laissais des traces, mais impossible de les éviter. Je ne pouvais pas effacer mes empreintes du chemin aller ; je me suis dit que je ferais mieux de laisser aussi mes traces de sortie. J'avais émergé des buissons sur Latham et traversé la rue, bien hors de vue des fenêtres de l'immeuble. Je m'étais déplacée de cachette en cachette jusqu'à contourner la maison de Carlton Cockroft, avant de traverser son jardin sans bruit pour arriver dans le mien.

Je découvris que le voleur avait remis le chariot à sa place et réinstallé les poubelles, mais pas comme j'avais l'habitude de le faire. La poubelle bleue se trouvait toujours sur la droite, et la marron sur la gauche, et le voleur les avait inversées. Ensuite, j'avais déverrouillé ma porte de derrière et j'étais entrée sans allumer la lumière. J'avais ouvert un tiroir de la cuisine et en avais retiré deux petits liens de fermeture en fil de fer. J'étais sortie fermer les sacs-poubelle qui se trouvaient déjà à côté des vide-ordures et les avais glissés dans ceux qui avaient servi à recouvrir le corps, puis scellé le tout. Je m'étais dit que je ne pouvais pas examiner le chariot au milieu de la nuit, et j'aurais fait trop de bruit en l'emmenant à l'intérieur. Il allait falloir attendre jusqu'au matin.

J'avais tout fait pour effacer ma complicité involontaire.

J'aurais dû être prête à aller me coucher, mais je me retrouvai à me mordre la lèvre. Les fondements de mon éducation bourgeoise refirent brusquement leur apparition, comme cela arrivait en des moments inattendus et inopportuns. La dépouille de quelqu'un que je connaissais était étendue dehors, dans la solitude des ténèbres. Ce n'était pas juste.

Je ne pouvais pas appeler la police ; les appels entrants étaient peut-être tracés ou enregistrés, d'une quelconque manière, même dans la petite ville de Shakespeare. Je pouvais peut-être simplement tout oublier ? Quelqu'un le trouverait le lendemain matin. Mais il se pourrait que ce soit les enfants qui vivaient sur Latham... Et soudain, une idée me vint – je sus qui je pouvais appeler. J'hésitai en me tortillant les doigts. Les poils à l'arrière de ma nuque me disaient que ce n'était pas une brillante idée. Débarrasse-t'en, me dis-je à moi-même.

Je sortis de nouveau ma petite lampe de poche pour feuilleter le minuscule annuaire de Shakespeare.

Je composai le numéro et laissai passer trois sonneries ; puis une voix masculine et endormie répondit :

— Claude Friedrich.

— Écoutez, dis-je, surprise par le ton rauque et sérieux de ma voix.

J'attendis quelques secondes.

— D'accord.

Il était désormais en alerte.

— Il y a un homme mort dans le parc en face de chez vous, déclarai-je avant de raccrocher le téléphone.

Je traversai le couloir vers la pièce au sac de sable, ma salle d'entraînement. À travers sa fenêtre, je vis la lumière s'allumer dans l'appartement de Claude Friedrich, qui se trouvait au premier étage, à côté de celui de Deedra Dean.

Maintenant, j'avais fait tout ce que je pouvais.

Avec la sensation agréable de m'être libérée d'une responsabilité, je me débarrassai de mes vêtements et enfilai une chemise de nuit. J'entendis une voiture dans la rue et traversai à pas feutrés mon salon obscur pour regarder par la fenêtre. Friedrich avait pris mon appel au sérieux ; il était là dehors, vêtu à la hâte, déjà en train de parler à l'un des patrouilleurs, Tom David Meiklejohn. Je les regardais tous les deux s'enfoncer dans le parc, en empruntant le même chemin que celui pris par le voleur, tenant chacun une puissante lampe de poche de police.

Incident clos, songeai-je en entrant dans ma chambre et en me glissant dans mon lit. Je tirai les draps frais, posai ma tête sur l'oreiller et, instantanément, finalement, tombai dans un profond sommeil.